

Annexe 4 : État du métier agricole en France

Voici quelques questions qui pourront éventuellement alimenter vos discussions suite à la lecture de ces documents :

- Quelle est la dynamique actuelle du milieu agricole en France ? (Nombre d'exploitations, tailles, spécialisations, surfaces moyennes, etc.)
- Quelles sont les responsabilités des institutions dans la dégradation du métier agricole ?
- Quels sont les rôles de la PAC et de la MSA dans l'agriculture française ?

DOCUMENT 3 : LA DETRESSE PAYSANNE DANS UN MONDE AGRICOLE QUI DEGRINGOLE³

Le monde paysan souffre d'un système économique qui broie le quotidien des hommes et des femmes. Dans ce milieu dur au mal et taiseux, comment parler des difficultés ? Et comment montrer la réalité tragique des suicides ? La photographe Karoll Petit l'a tenté par l'image durant plusieurs années d'enquête.

Le monde paysan m'a toujours attiré. À mes yeux, se nourrir est l'essentiel de la vie. Sans tous nos paysans, nous ne serions pas grand-chose. Je voulais photographier des fermes pour honorer leur labeur, la beauté de leur geste.

De reportage en reportage, de ferme en ferme, le mot suicide résonne. La discrétion est de rigueur, on en parle, mais peu. Les agriculteurs sont des taiseux. J'ai observé la dureté du milieu. Cet univers m'a plu. Des gens passionnés, vrais et simples. Mais ces suicides m'ont choquée, touchée. Comment en parler ? M'est venue l'idée de la chaise vide pour symboliser l'absence. J'en ai parlé à un ami paysan, qui m'a dit : « Ouh là, c'est raide... Non, c'est trop dur. » Alors, j'ai mis mon projet en attente. Et puis, en octobre 2018, j'ai rencontré Patrick Maurin pendant sa marche contre le suicide (il a parcouru 500 km en tout). Il m'a dit : « Si tu veux le faire, fonce, fais-le ! »

Mais, je ne voulais pas seulement des chaises vides, abstraites. Je voulais les relier à quelque chose de concret, de réel. J'ai alors décidé de rencontrer les familles endeuillées et de photographier la chaise vide dans l'endroit qui symbolisait le mieux le paysan disparu. J'ai écouté le témoignage des familles pour le retranscrire ensuite par écrit. Mon

³ « La détresse paysanne dans un monde agricole qui dégringole », Reporterre, 10 septembre 2020

travail, cette aventure, a été d'une richesse humaine incroyable. J'ai creusé plus encore et j'ai parlé à ceux qui ont failli passer à l'acte ou qui en ont eu marre de ce système. Ils se sont assis sur la chaise pour dire : « On est là, mais on galère. »

Après un an et demi et plusieurs témoignages recueillis, que puis-je en dire ? La nature, c'est beau, mais travailler vraiment en son sein, c'est dur. Les paysans sont tributaires du temps et du vivant. Et en ce monde, ces deux paramètres sont difficiles à associer avec rentabilité et cotation en Bourse. Peut-être même est-ce une aberration ? Les paysans nous nourrissent, ils devraient être respectés et pourtant trop de paysans vivent mal de leur métier. Ils travaillent des heures et des heures, ils triment, ils galèrent. Le repos existe peu, ou pas. Ces fameux suicides, si nombreux — deux par jour, d'après les derniers chiffres de la Mutualité sociale agricole (MSA) de juillet 2019 — sont à 80 % des hommes qui croulent sous les dettes et/ou sont exténués par les heures de labeur. Parfois, les banques ne veulent pas modifier l'échéancier de remboursement des emprunts, la MSA applique des pénalités si les cotisations sociales ne sont pas payées en temps et en heure, le prix du lait ou des céréales peut chuter... et c'est l'effet boule de neige. Le paysan, pour s'en sortir, cravache deux fois plus. Il s'épuise et son moral s'écroule ; il ne voit plus d'issue. Et puis, il y a les veuves de ces agriculteurs, qui endurent le deuil et la gestion de toute la paperasse et de la ferme, dont l'activité ne peut pas s'arrêter du jour au lendemain. Dans certains cas, cela peut prendre quatre à cinq ans aux veuves pour régler la question de la ferme. C'est une double peine, très dure à surmonter.

Face aux difficultés qu'ils rencontrent, les paysans doivent se réapproprier leur ferme mais les organisations professionnelles agricoles (OPA) ne leur sont pas forcément d'un grand secours. Pour sortir de cette spirale, l'entraide peut être une bonne solution.

Nos sociétés néolibérales ne prennent pas en compte le facteur humain, le vivant. Les paysans en sont un exemple de taille. Cela ne peut plus durer et les suicides en sont une preuve flagrante. Le productivisme broie les agriculteurs.

Pierric était en voiture et s'est jeté dans la mare, en face de son habitation, à l'âge de 53 ans. Il avait une ferme de 165 hectares, transmise de père en fils, où il produisait des céréales (blé, maïs, colza), des haricots verts, des haricots beurrés et des vignes. Pierric n'avait pas de problème de trésorerie, mais il travaillait énormément. Il faisait au minimum 14 heures par jour et pendant la période des semis, c'était plutôt 17 h. Cette fatigue chronique a eu pour conséquence des accidents de travail et une dépression. Il en avait marre de n'avoir aucune reconnaissance pour



tout le travail effectué. Il s'asseyait toujours à la table de la cuisine pour faire ses papiers : il en avait beaucoup à faire ! Sa femme a trouvé très important de photographier la chaise dans cette pièce, pour montrer que les agriculteurs d'aujourd'hui doivent savoir tout faire alors qu'ils travaillent déjà trop dans les champs. Pour elle, ce n'est pas normal.

La Chevrolière, Loire-Atlantique, France.

Jérôme était éleveur de vaches allaitantes en Loire-Atlantique. Il avait 120 vaches. Il a commencé en 1984, associé avec son frère. Au début, les deux frères étaient en



groupement agricole d'exploitation en commun (GAEC) avec leurs parents. Jérôme est écœuré du système agricole, il a travaillé toute sa vie avec acharnement. Jérôme travaillait plus de 80 heures par semaine en moyenne, bien plus en période de vêlages. Jérôme a l'impression d'avoir engraisé tous ceux qui gravitent autour du paysan : les technico-commerciaux, les contrôleurs, etc. Jérôme trouve que les paysans sont pressés comme des

citrons, qu'ils bossent tellement et qu'ils manquent tellement d'argent que se rebeller est impossible. Jérôme a la sensation d'avoir été pris pour un pigeon. Comme beaucoup d'agriculteurs, il aurait aimé élever ses enfants, être présent pour eux le week-end, pendant les vacances. Ça n'a jamais été possible. Aujourd'hui, Jérôme est dévasté par ce système qui l'a broyé peu à peu. Depuis qu'il est à la retraite, il touche 850 euros par mois.

Pont-Saint-Martin, Loire-Atlantique, France.

(...)